

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

M. GUEYMARD. — M<sup>lle</sup> LUTHER.

Ce mois-ci a été bien rempli : aux Célestins, M<sup>lle</sup> Luther; au Grand-Théâtre, M. Gueymard, et avec lui les grandes œuvres de la musique moderne : *Guillaume Tell*, *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*. Il faut se reporter aux mémorables représentations de Nourrit et de Duprez pour se faire une idée de l'empressement avec lequel ce jeune ténor a été accueilli, et des tempêtes de bravos qu'il a soulevées. De telles représentations deviennent de véritables solennités musicales, et M. Gueymard doit éprouver quelque fierté d'en avoir été le prétexte et l'objet. Nous l'avons tous, du reste, fêté et applaudi comme s'il était notre compatriote; et de fait il l'est presque. Ne vient-il pas, lui aussi, de Vienne ou de ses environs, comme M. Ponsard, l'auteur de *Lucrèce*, ce chef de l'école du bon sens, comme M. Charles Reynaud, le collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes* et le nôtre, l'auteur des *Contes*, *Epîtres* et *Pastorales*, un volume de vers prêt à paraître chez Levy, et que je prends la liberté de vous annoncer d'avance, en passant ?

Lorsque, le premier jour, M. Gueymard s'est avancé sur la scène, on s'attendait, moi tout le premier, à rencontrer un Bettini français, une sorte d'Arpin lyrique, doué d'une forte musculature musicale, soulevant les *ut* de poitrine, à bras tendus, devant un public idolâtre. Mais bientôt, dès ses premières mesures, à la manière dont il attaquait cette romance du premier acte des *Huguenots*, si difficile, si scabreuse, qu'il arrivait parfois à Duprez de la manquer, tout Duprez qu'il était, quel n'a pas été l'étonnement de tout le monde ? Le sentiment des nuances, l'emploi des sons mixtes, l'art de phraser, une netteté incomparable de prononciation, le style enfin, et, avec cela, une bonne tenue, une sobriété de gestes qui est un signe de bon goût, tout révélait un chanteur et un acteur. Il a dit ensuite la grande scène du troisième acte avec une virilité, une énergie bien servie par d'admirables notes cuivrées, émises sans contraction apoplectique. Le quatrième acte nous l'a montré plein de tendresse, d'entraînement et de puissance dramatique, mélangant à sa manière les effets de Nourrit et de Duprez, les appropriant à sa nature, arrivant, en fin de compte, à émouvoir profondément son auditoire, ce qui est la pierre de touche du véritable artiste. A présent, qu'on le trouve inférieur à ses illustres devanciers, à Duprez et à Nourrit, tous deux créateurs dans leur genre, je suppose que M. Gueymard n'en est pas à l'ignorer. Mais il faut se souvenir de ceci : M. Gueymard est parti de loin, et dans le trajet parcouru depuis son village et l'école de M. Rozet, jusqu'à la position qu'il occupe à l'Opéra, il me semble avoir prouvé qu'il possédait, indépendamment d'aptitudes musicales évidentes, une volonté, une tenacité laborieuse que rien ne rebute. Ces natures-là durent longtemps. M. Gueymard peut encore pousser son sillon plus avant. Il y a, dans sa manière, dans son talent, quelque chose de consciencieux, de robuste, de vigoureux qui permet d'augurer que sa carrière n'est pas encore finie, qu'il n'a pas dit son dernier mot. Sans égaler Nourrit et Duprez, il leur donne la main; il remplit